

À la recherche du plaisir perdu Aux origines du cinéma pornographique

Julien Fonfrède

Numéro 196, septembre 2020

Sexe | Pour un cinéma subversif

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94241ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

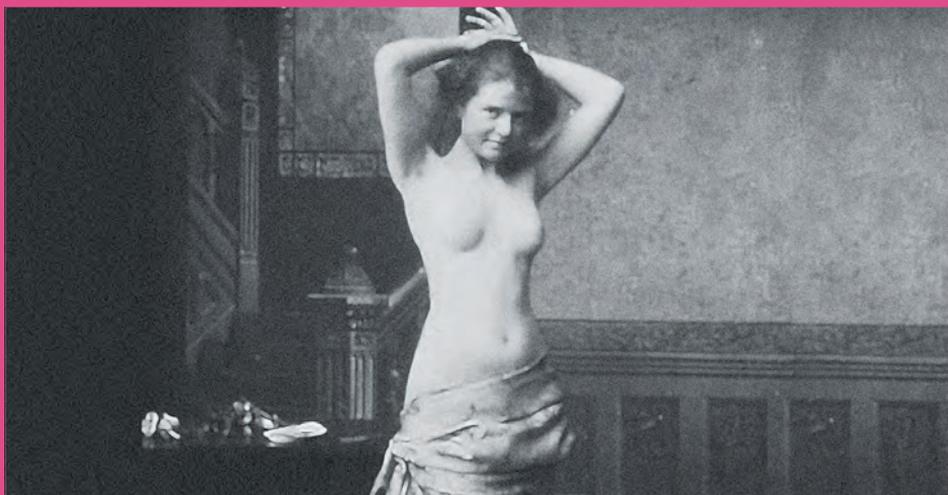
Citer cet article

Fonfrède, J. (2020). À la recherche du plaisir perdu : aux origines du cinéma pornographique. *24 images*, (196), 10–11.

À la recherche du plaisir perdu

Aux origines du cinéma pornographique

PAR JULIEN FONFRÈDE



↑ Polissons et galipettes de Michel Reilhac (2002)

Jadis, il y a bien longtemps, le cinéma s'inventait en filmant tout et partout. Des paysages lointains à la vie banale de tout un chacun. Des animaux sauvages à ceux plus familiers qui gambadaient dans la campagne. Dans cette course effrénée aux images, celles qui relevaient de l'intimité des corps ne pouvaient être longtemps oubliées. Aujourd'hui, découvrir avec le recul les premiers films sexuels est une expérience fortement conseillée. Un acte de voyeurisme ultime permettant, d'un côté, d'imaginer nos arrières grands-parents faisant l'amour et, de l'autre, de plonger dans un drôle de spectacle interdit où des individus disparus depuis longtemps nous démontrent dans l'absolu ce que signifie bel et bien être vivant. Et si, contrairement à ce que prétend Gaspar Noé dans *Irréversible*, le temps ne détruisait pas tout ? Et si, comme on disait à l'époque, « faire boum » (expression notamment utilisée par Huysmans en 1879 dans *Les sœurs Vatar* : « il n'ignorait certainement pas comment se pratique cette agréable

chose que les petites ouvrières appellent “faire boum” »), était l’occasion d’en finir une fois pour toutes avec le temps ?

Polissons et Galipettes (Michel Reilhac, 2002) est LE film qui aura largement fait découvrir ces premiers ébats extrêmes au cinéma. Il s’agit là d’un voyage dans le temps, d’un assemblage (avec mise en contexte) de courts films pornographiques français tournés entre 1905 et la fin des années 1920. Juste avant que tout ne change et que la pornographie ne devienne une industrie. Tous ces films sont anonymes (les historiens débattent encore sur le fait que l’un d’entre eux ait pu être réalisé par nul autre que Jean Renoir) et ont été dénichés, par hasard, dans les greniers, voire les tiroirs à double fond de messieurs discrets, quelque peu moins sages que d’autres. À l’époque, ils étaient montrés dans les salles d’attente des bordels. Le client attendait son tour, diverti par ces comédies paillardes aux titres évocateurs (*L’atelier faiminette*, *L’abbé Bitt au couvent*, *La fessée à l’école*, *La voyageuse*, etc.). Les gags burlesques et vicelards étaient la norme, mais l’éducation sexuelle avait aussi sa place dans ces courts métrages (on y parle d’impuissance sexuelle masculine et de maladies sexuellement transmissibles), car ils s’adressaient également aux jeunes gens que les oncles emmenaient au bordel (après la messe du dimanche, semble-t-il) pour tout savoir du corps et des technicités du plaisir.

Regarder ces premiers films porno, c’est comprendre que peu de choses étaient alors tabou et que pépé et mémé étaient pas mal rock’n’roll pour leur époque. Vous voulez du transgressif et de l’inclusif ? De la féminité en contrôle ? Des classes sociales qui volent en éclats ? Tout ça naturellement, joyeusement, sans didactisme ni crise existentielle ? Bienvenue dans les bordels d’antan. Quand le film fut projeté au festival de Cannes (à la Quinzaine des réalisateurs), les rires et les exclamations de surprise fusèrent dans la salle. Normal. Personne n’était habitué à voir un homme passer joyeusement d’un rapport hétérosexuel à un rapport homosexuel dans la même scène (voire le même plan) ; de même que voir des femmes insatisfaites mettre soudainement fin à la baise, traiter leur mari de « bite molle » et partir se satisfaire d’un voisin plus performant. Et, pour celles et ceux qui aiment les bêtes, que dire de cette fellation à deux têtes d’une nonne et d’un chien s’amusant follement avec un homme, lui, qui ne saurait bouger de peur de... Et la morale dans tout ça, me direz-vous ? Sûrement que si plaisir il y a, on se doit de le partager. Une chose est certaine, mesdames, en matière de cunnilingus, les hommes n’en étaient clairement pas avares à l’époque.

Avec ces films, tout se joue du côté du plaisir. L’innocence sincère des protagonistes (que des acteurs amateurs), de même que la liberté jouissive de leurs galipettes, prouvent indéniablement que le sexe au cinéma a déjà existé (et pourrait donc encore exister) loin de la provocation et des revendications sociétales. Qu’il peut être un simple divertissement joyeux (de corps) et sain (d’esprit). Comme il l’a été durant une vingtaine d’années d’hilarantes créations ludiques et lubriques en forme de parenthèse artistique au sein d’un genre cinématographique qui deviendra tout autre (plus sombre, plus trouble, plus industriel) dès les années 1930. Si à l’époque, ces films étaient faits pour donner envie de faire l’amour, soyez assurés que cela fonctionne. Vous êtes maintenant prévenus.